

MEMOIRE RESISTANCE ET DEPORTATION 22

Association lycéenne pour la Mémoire de la Résistance et de la Déportation

Uzel : Jean Lebranchu aux mains des tortionnaires (6-7 juillet 1944)

Jean Lebranchu doit prendre des responsabilités à l'état-major départemental FTP. Il roule à bicyclette vers Corlay avec Georges Le Gac, qui doit lui succéder à la tête du maquis de Boquen. Une double crevaision les jette dans les griffes des tortionnaires d'Uzel.

En ce matin du 6 juillet 1944, chambres à air réparées, les deux hommes remontent en selle quand les camions, chargés de soldats en uniformes blancs, surgissent. Direction l'école d'Uzel.

Le Sicherheitsdienst (SD), le "service de protection" de l'armée allemande, y anime, avec les SS et les miliciens bretons de la Bézenn Perrot, un sinistre centre d'interrogatoire. Dès le début, les deux hommes songent à s'évader.

Vers 13 h, Jean Lebranchu comparait devant un officier du SD : "Tu fais partie de la Résistance. Tu es jeune. Si tu veux collaborer avec nous et nous indiquer l'emplacement des maquis, tu te promets un bel avenir." L'instituteur ironise : "Le maquis ? ça n'existe pas par ici, il faut aller en Corse." Le gradé ne goûte pas la plaisanterie.

"La position idéale pour les coups"

Jean Lebranchu est ligoté et bâillonné. On lui passe un solide bâton entre les coudes et derrière les genoux. On le suspend entre deux chaises, tête en bas, postérieur en l'air. "La position idéale pour recevoir des coups de bâton, de cravache, de nerf de boeuf. Je ne sais pas combien de temps ça a duré."

Le maquisard ne parle pas. Il est remis aux miliciens qui "travaillent" de l'autre côté du couloir. "Trois individus en tenue vert-de-gris et en cravate noire et un civil en costume bleu marine." Les coups recommencent à pleuvoir, méthodiquement appliqués sur les jarets, les fesses, le bas du dos. "Pendant ce temps là, j'entendais les Allemands dans la première salle qui battait Georges."

Quand les miliciens se lassent de tabasser Jean, ils frappent Léon Palaria, "un vétérinaire d'origine roumaine". Ils font venir Georges. "Ils espéraient sans doute qu'il craquerait en assistant à mon supplice."

"Quelles sont les limites ?"

Jean Lebranchu s'est forgé des raisons de ne pas parler : "Ma volonté de vaincre, incompatible avec la trahison. Mon éducation, nourrie des grands principes de la déclaration des Droits de l'Homme. Mon désir de ne pas décevoir ma mère, mes frères qui avaient combattu en 14-18, mes maîtres, mes camarades de combat."

Abruti par les coups, brûlé par un liquide corrosif instillé dans son nez, ses yeux, sa bouche, Jean conserve un fond de lucidité : "Quelles sont les limites de la résistance humaine ? La seule façon de ne pas parler, c'est de s'évader. Le plus vite possible."

Il a dépassé le stade "où le cerveau perçoit le message intégral de la douleur." Ses bourreaux connaissent leur "métier", ils suspendent la séance. Georges Le Gac s'inquiète : "il va mourir !" Le chef des tortionnaires ordonne : "Apportez-lui une couverture, il est capable de claboter."

La nuit tombe, les miliciens se retirent dans une chambre voisine, jouent aux cartes puis s'endorment. Le Gac et Lebranchu veulent tenter l'impossible. Jean ronge les cordes qui entravent les poignets de Georges. Celui-ci délire

ses deux compagnons, ouvre sans bruit la fenêtre qui donne sur la cour, accroche au balconnet une corde de fortune confectionnée avec sa veste, leurs ceintures et ... la couverture des miliciens.

Jean ne sent plus ses jambes. Il descend à la force des bras les 4,50 m qui le séparent du sol. Georges le suit. Reste à franchir un mur d'enceinte haut de 3 mètres. "J'en étais incapable. Le Gac m'a soulevé jusqu'à ce que je réussisse à atteindre le sommet du mur. Je me suis laissé tombé de l'autre côté."

Georges Le Gac franchit à son tour le mur. A ce moment, la corde de fortune cède. Léon Palaria chute brutalement, hurlant sa douleur et sa peur. Les nazis se réveillent. La chasse à l'homme commence.

"J'avais peur de perdre conscience"

Les deux évadés se séparent dans Uzel. Pour brouiller les pistes. Jean longe un bâtiment en forme de "L", flanqué d'une tranchée accessible par des marches. "Une cachette trop évidente !" Des sommations, des exclamations en allemand, l'informent que Georges a été repris. L'évadé se couche le long du bâtiment dans une bande de hautes herbes. Des lampes-torches explorent la tranchée. Les soldats fouillent la bâtisse vide. "A aucun moment, ils n'ont pensé à chercher dans les herbes."

Plus tard, Jean se traîne à l'intérieur, se glisse entre deux paillasses d'un débarras hétéroclite. Au matin, des Allemands arrivent. Nouvelle fouille ? Non : des bruits d'outils le rassurent. Le bâtiment sert d'atelier.

Le 7 juillet s'écoule dans la souffrance. "J'avais peur de perdre conscience et de délirer à voix haute." Il doit fuir cette cachette précaire. A la nuit tombée, il cherche à sortir. Mais les bottes d'une sentinelle martèlent la chaussée.

"A ce moment, un orage à tout casser a éclaté. Je n'ai plus entendu la sentinelle. J'ai décidé de gagner la première maison venue." C'est le presbytère ! Un curé ne refusera pas l'asile à un instituteur laïc en détresse. Jean franchit la grille quand il remarque le panneau "Wasser" (eau) : le presbytère doit être occupé. Il longe la maison, traverse le jardin et part au hasard à travers champs.

"Ces braves gens qui risquaient leur vie"

Au petit jour, à la Croix-de-l'Argentière, Eugène Le Marchand le trouve gisant dans son écurie. Les miliciens ont déjà fouillé la ferme. Ils peuvent revenir. Il le transporte en charrette à La Ville-Neuve, chez Pierre Le Clézio dont les enfants, Odette et Pierre n'ont rien oublié. Là encore, le risque est trop grand. L'évadé est finalement caché chez Pierre Jouan, dans le grenier d'un vieux bâtiment. Une voisine septuagénaire, Anne-Marie Audierno, lui apporte ses repas. "Tous ces braves gens qui risquaient leur vie et celles de leur famille ne m'ont jamais demandé mon nom. Le fait que je sois un résistant évadé devait leur suffire."

Dix jours plus tard, aidé par les gens de la Ville-Neuve, Jean Lebranchu se sent assez fort pour gagner, appuyé sur un bâton, le domicile familial d'un camarade d'Ecole normale, au Quillio. "Raymond Donnio m'a reçu comme un frère." Encore quelques jours et l'instituteur le conduit chez Jean Quéré, le chef du maquis de Mûr-de-Bretagne. Il y achève sa convalescence. Début août, il rejoint enfin son poste à l'état-major départemental FTP-FFI.

Le malheureux Léon Palaria, et son ami Georges, iront jusqu'au bout du martyre, fusillés à la Butte-Rouge.

Source : Supplément Ouest-France " La Libération des CDN" 1994, p. 39.

Source site : <http://almrd22.fr>